

Une année à la bibliothèque

ENTRETIEN AVEC SYLVIE KHA ET MATTHIAS HÉRODIN,
BIBLIOTHÈQUE ASSIA DJEBAR

Lieu public, lieu de culture, la bibliothèque s'inscrit dans le monde tel qu'il est. Avec Sylvie Kha, sa responsable, et Matthias Hérodin, responsable de son pôle ados – jeunes adultes, nous revenons sur la première année d'existence de la bibliothèque Assia Djebbar (Paris XX^e). Au terme de 28 mois de préfiguration (septembre 2015 – décembre 2017), l'équipe qui l'a inventée et la fait vivre doit se confronter à ce réel et l'interpréter. Récit sincère et généreux d'un double appriovissement où la violence est parfois une invitée encombrante...



JANVIER : LE GRAND BAIN

Le 9 janvier 2018 fut le premier jour d'ouverture au public de votre bibliothèque, jour où tout ce que vous prépariez depuis 28 mois a pris son sens. À quoi ce jour-là a-t-il ressemblé ?

Matthias Hérodin : La première chose dont je me souviens c'est le grand nombre d'ados qui sont arrivés. On voulait toucher ce public mais on n'imaginait pas que ce serait aussi massif, aussi rapide. On était contents qu'ils soient là et c'est la première chose que nous leur avons dite. « On est contents que vous soyez là. » Mais dès ce premier jour également, nous sommes entrés dans une logique d'ajustements : ajustement des espaces, ajustement de l'accueil, de l'énonciation de ce que ce public neuf pouvait faire et ne pouvait pas faire. Par rapport aux ados mais aussi par rapport à tout le public qui découvrirait ce nouveau lieu. Il y avait tous ceux qui étaient heureux qu'un lieu tel que celui-là ouvre, et tous ceux qui, à l'opposé, trouvaient que ce n'était pas une « vraie » bibliothèque, au sens sacralisé du terme.

Un effet de générations ?

M.H. : Pas seulement. Aujourd'hui la bibliothèque a des sens différents qui correspondent à des attentes différentes : lire au calme, faire des jeux de société, des jeux vidéo, recharger son portable, travailler ses cours... Articuler toutes ces attentes et tous ces besoins, c'est affreusement complexe. Trop de bruit, trop d'enfants, trop de jeunes, pas assez de calme... qui peuvent être des remarques légitimes de gens qui viennent à la bibliothèque pour un autre usage. On doit jongler avec tout ça.

Sylvie Kha : L'argument était de proposer un équipement culturel au sein d'un quartier prioritaire et sensible. Nous avons fait une priorité de ce que l'on nomme le public éloigné, éloigné des codes et des pratiques culturelles, parce que ça ne lui semble pas destiné, parce que ça intimide, parce que parfois la langue française n'est pas bien maîtrisée...

Notre projet se voulait transparent et ouvert, ce que notre architecte a très clairement concrétisé par une porosité assez fine entre l'intérieur et l'extérieur du bâtiment. Il fallait que l'on puisse entrer facilement, avec le sentiment que l'on sera bien

accueilli. Au-delà du bâtiment, cette priorité à l'accueil a fait l'objet d'une réflexion sur notre attitude à nous aussi : on ne se trouve pas face à un comptoir façon Sécurité sociale des années 1950, un nouveau venu mérite que l'on lève la tête et qu'on le salue... Ça paraît élémentaire mais il n'est pas inutile de s'en soucier. Le fait que dès le départ la fréquentation soit très importante – sachant que nous sommes le seul équipement culturel institutionnel du secteur – a obligé toute l'équipe¹ à s'agréger autour d'une politique d'accueil. Il n'y a rien d'autre pour les jeunes par ici. Ça n'existe plus, l'ouverture d'une bibliothèque hors sol, qui n'aurait pas pris la température du public auquel elle veut s'adresser. Au moment de l'ouverture, de façon empirique, nous savions un certain nombre de choses mais avec le recul, je regrette que nous n'ayons pas été davantage aidés par des professionnels extérieurs au monde de la culture : un urbaniste, un sociologue, un médiateur de rue... Je pense que cela nous aurait aidé à nous rapprocher d'une réelle coconstruction.

Donc une première journée intense...

S.K. : On est en hiver, c'est beau, c'est chauffé, hop, on entre, à 30 ou 40... J'aurais fait pareil ! Tout ce que nous avons préparé comme politique d'accueil, comme vade mecum, comme tutoriels, c'était du théorique, de l'utopique, c'est tout ce que vous voulez (et c'est nécessaire, car une préfiguration c'est la culture de l'essai et de l'utopie) mais ce jour-là, tout ce que nous avons imaginé a été un peu dépassé.

M.H. : C'est un public que nous avons rencontré tout au long de la préfiguration, mais nous l'avons appréhendé comme des individus, en ne prenant pas assez en compte la notion de groupes. Puisque désormais nous étions dans le réel, qu'étions-nous capables de faire ? Le nombre rendait tout compliqué : vous imaginez ce que représente un groupe de quarante ados ? Par exemple nous avons imaginé que des jeux de société pour tous pouvaient être installés dans tous les espaces de la bibliothèque, pas de zonages, pas d'espaces froids ou chauds... Nous avons dû nous reposer la question : que faire avec ces groupes d'ados ?



↑
Photo extraite de la page
facebook de la bibliothèque.

↓
D.R.



FÉVRIER : LES RÈGLES D'USAGE

S.K. : Les éducateurs de rue de notre quartier, qui eux aussi connaissent bien les ados qui fréquentent la bibliothèque, sont venus nous aider et ils nous ont fait remarquer qu'il n'y avait aucune règle écrite, visible.

M.H. : Ils avaient raison : nous avons besoin de pouvoir montrer quelque chose. Que nos méthodes et nos choix soient clairs, visuels.

S.K. : Que ce document soit une base commune de réponse. Car on voyait arriver les vacances de février avec une certaine inquiétude... Les situations tendues se multipliaient et nous avions du mal à juguler cette tension entre les différentes catégories de public, entre nous et ces publics, et finalement, inévitablement, entre nous aussi. Une auto-alimentation des tensions. Ce règlement a été une mesure d'urgence, mais sans elle, l'équipe risquait de ne pas tenir le coup. Il fallait que nous reprenions la main, nous devons donner les règles du jeu. Nous savions aussi, par bon nombre d'études, que ce public reproche à l'institution (au sens un peu abstrait de ce mot) de l'abandonner, de ne rien faire pour lui. Ce qui ne me semble pas juste. Et nous, soudain, à notre place, nous sommes l'institution, comme une émanation de l'autorité de la mairie. Il fallait donc jouer finement. Une voiture a besoin d'un rodage, une bibliothèque aussi. J'en avais déjà fait l'expérience à la bibliothèque Marguerite Duras.

Très vite la question de la place du volet jeunesse (enfants, parents, ados) dans notre projet d'ensemble s'est posée. En nombre, en types de propositions d'activités, en mobilisation de l'équipe en place... Les adultes (et non pas les parents, qui sont encore différents) ne doivent pas pour autant perdre leur place. Puisque, en 2019, nous nous attelons à la rédaction de notre projet d'établissement, cette question va se représenter pour nous tous.

M.H. : Pour les groupes, nous avons placé une limite à huit, au-delà, la parole avec eux n'est plus possible, ça ne passe plus. Tous nos meubles se déplacent mais on a interdit leur déplacement par les groupes. C'est passé par un affichage mais aussi par un dialogue. Vous êtes là et on est contents que vous soyez là, mais tout n'est pas possible.

Comment l'affichage de ces règles d'usage a-t-il été perçu ?

M.H. : Ils sont intelligents. Ce document a été bien reçu. En fait, dès le départ, même si on était un peu débordés, le fait de bien accueillir tous ces ados a posé un point de départ. C'est pour ça qu'ils sont revenus et qu'ils reviennent encore. Ils savent très bien que ce lieu a des règles et même s'ils aiment provoquer, ils le comprennent parfaitement. Finalement, la seule chose compliquée, c'est le langage. On a dit que l'on ne tolérerait pas les insultes, mais il arrive souvent qu'ils parlent très mal sans mesurer que cela dépasse les règles que par ailleurs ils acceptent. Dans ces règles d'usage nous avons été très explicites à ce sujet : on fait attention à son langage, on ne profère pas d'insultes à voix haute, pas de moqueries. « On se parle correctement » pour rester dans une formulation positive.

S.K. : Et pas de bagarres bien sûr. Ce sont des enfants (même s'ils sont grands) qui ont beaucoup de gestes : s'attraper, se cogner, s'embrasser...

M.H. : Ces règles clairement affichées ont aussi servi à montrer aux autres usagers que nous n'étions pas passifs.

S.K. : Ces affichettes ont été placées un peu partout dans la bibliothèque en février. Car on sait bien que l'on reproche bien plus facilement un défaut de comportement à un jeune qu'à un adulte... Il n'y a pourtant pas de raison, et c'est une question d'équité. Nos ados nous ont finalement obligés à revenir sur notre façon d'accueillir d'une manière globale.

M.H. : On a choisi de faire une bibliothèque pour tout le monde mais ça prend du temps. Du temps pour que les ados acceptent nos règles du jeu, pour que les petits comprennent que l'on ne court pas partout ; mais aussi pour que les adultes acceptent le fait qu'il y a des jeux pour les petits, qu'il y a une console de jeux vidéo, une télévision... C'était un projet réfléchi. Le public nous a parfois jugés laxistes mais être laxiste ça aurait été le contraire : mettre dehors à la première incartade pour être tranquilles.

S.K. : Et nous n'avons pas le droit de dire à un usager mécontent que si notre bibliothèque ne lui convient pas, il peut aller dans une autre qui lui conviendra mieux ! Dans un quartier comme celui-

ci, la bibliothèque est très liée à la question de l'éducation. Pour beaucoup de parents c'est un prolongement de l'école, où l'on va pouvoir travailler, une salle d'étude qui accompagne des écoliers comme eux ne peuvent pas le faire. Pour eux par exemple, il est difficile de comprendre que le jeu a un intérêt pédagogique. Ça aussi nous avons dû l'expliquer.

De notre côté, nous avons fait l'effort d'être le plus souvent possible debout, d'aller vers les ados même si on n'en a pas toujours très envie, de saluer tous ceux qui entrent. Il faut savoir que les cas les plus difficiles, ce sont des jeunes gens qui se font exclure de partout et la question de la reconnaissance se pose. Ils sont souvent déscolarisés, exclus des autres bibliothèques. Ils ont sans doute des histoires difficiles, terribles même, mais cela ne doit pas excuser des comportements qui n'ont pas leur place dans la bibliothèque. On ne peut pas prendre ça en charge.

Vous parlez des ados qui sont exclus des bibliothèques...

S.K. : Comme ils n'utilisent pas les ressources et n'empruntent rien, qu'ils sont un peu vautrés avec leurs potes, ce sont des publics que les bibliothécaires ont du mal à gérer... D'une certaine façon, c'est un public qui ne joue pas le jeu de la bibliothèque.

M.H. : Et souvent, puisque ce sont de grands ados, on les juge comme des adultes, on attend d'eux qu'ils aient intégré les codes, les règles, alors que ce sont encore des gamins. La bienveillance qui entoure l'enfance ne s'applique plus à eux.

S.K. : Le rapport de force entre les différents publics entre aussi dans l'équation. Si d'autres publics se plaignent des désagréments générés par les ados, ce n'est pas possible de se battre contre votre autre public. Et nous avons sans doute perdu une partie de ceux qui étaient heureux de l'ouverture de cette bibliothèque toute neuve. Ils n'ont pas eu la patience d'attendre que la bibliothèque trouve ses équilibres. Maintenant il y a des créneaux plus calmes qui sont utilisés par des lecteurs qui ont besoin de ce calme. Un peu comme les périodes blanches de la SNCF!

M.H. : Pour moi qui viens du métier de l'animation, la méconnaissance de la psychologie de l'ado par la profession m'a beaucoup étonné. La petite enfance est un sujet d'attention et de formation depuis longtemps, j'ai le sentiment que cela manque pour les ados.

S.K. : En bibliothèques, les expériences ados ont commencé dans les années 1990. Par exemple, la médiathèque Edmond Rostand dans le XVII^e à Paris a fait partie des premiers établissements à ouvrir un espace dédié aux ados avec des collections qui leur étaient destinées. Il y a eu en particulier une réflexion sur le mobilier (ce qui, à l'époque, était plus que nécessaire). Mais si je suis ado et si on me dit de m'asseoir dans un endroit précis pour être sûr que je n'aille pas ailleurs, il est quasi certain que je n'irai justement pas dans cet endroit précis. Les ados venaient prendre les livres mais n'investissaient pas l'espace. Donc soit cet espace était vide soit, par moment, il était investi par des groupes bien trop nombreux pour que ce soit gérable. Ça a été une expérience intéressante mais, pour de multiples raisons sans doute, qui a mené à une insatisfaction et à un abandon. Ici, nous n'avons pas voulu créer un espace dédié, et nous n'avons pas voulu acheter les fameux Fatboys, qui deviennent crasseux très vite (certaines bibliothèques ont décidé après coup de les supprimer). C'est bien à la maison mais nous n'avons pas assez d'espace ni de budget pour choisir un mobilier qui ne puisse pas servir à tout le monde. Les ados s'assoient où ils veulent - et curieusement jamais par terre!

JUIN : LA GRANDE FÊTE

S.K. : À la fin du mois de juin, juste avant l'été et après le Brevet, on a quand même réussi à faire une fête des ados. Puisqu'ils se font souvent mal voir, on leur a proposé d'organiser quelque chose. Ils ont fait un petit « comité des fêtes » bien en amont et c'est beaucoup Matthias qui les a accompagnés.

M.H. : Ça nous a occupés presque tout le printemps et c'est un noyau de 5 garçons et filles qui a piloté toute la préparation, d'autres s'ajoutaient à eux au gré des hasards et des occasions. Le buffet, la délimitation de l'espace réservé à la fête, le respect



D.R.



de la jauge à 70 personnes, la régulation des entrées et sorties (ça se passait après l'horaire de fermeture habituel), la musique, la décoration, la communication...

S.K. : Pour eux c'est devenu un enjeu important. Il fallait réussir cette fête. D'autant que j'avais été très claire : si jamais il se passait quelque chose de grave, il n'y aurait jamais de deuxième fois. On était tous d'accord. Entre nous et avec eux. Et cette « boum » a été un moment incroyable, réussi, jusqu'au dernier coup de balai pour que l'on puisse ouvrir la bibliothèque le lendemain matin.

Cela signifie qu'en six mois, le chemin accompli a été énorme !

S.K. : Pour eux comme pour nous. C'est aussi à ce moment-là que le règlement n'a plus été affiché dans la bibliothèque car il n'est plus autant nécessaire. Ce n'est plus avec cet outil que nous avons envie de travailler. Même si nous avons toujours besoin de redire la règle et même si, quand nous la redisons, elle est contestée... Mais cette fête réussie (et rétrospectivement nous avons mesuré combien ça nous aurait abattus qu'elle se passe mal) nous a fait un bien fou, avec elle et grâce à elle nous avons franchi un palier. Quelque chose s'est passé, avec un avant et un après.

C'était sympa, et ça, juste ça, à la réflexion, ça a été extraordinaire. Tout avait l'air fluide, facile. Il y a même des ados qui voulaient s'installer dehors pour faire le service d'ordre. Parce que la bibliothèque, c'est leur territoire, dont ils veulent contrôler l'accès, en bien ou en mal. C'est une forme de reconnaissance, d'acceptation. Ils ont besoin et envie que nous soyons là et ils ont le sentiment que nous le sommes pour eux.

M.H. : Moi je suis optimiste alors j'étais convaincu que ça se passerait bien. Mais je suis fier que nous ayons réussi, tous ensemble, à montrer que ces gamins-là savent faire autre chose que se vautrer dans des canapés et s'insulter les uns les autres. La fête de l'été, puisqu'elle s'est bien passée, aura lieu tous les ans. C'est une réussite pour eux, pour l'équipe et pour les autres usagers de la bibliothèque. Après, tout le monde voulait sa fête : les parents, les personnes âgées... Tous les regards ont changé.

ÉTÉ : LES ÉMOTIONS

S.K. : Juste au début de la période des vacances d'été, nous avons pris le temps de la parole, parce que l'équipe avait besoin de s'exprimer, de faire le bilan de ces six premiers mois. Entre nous, nous avons organisé des groupes de discussion sur le thème de la participation du public (jusqu'où, pourquoi?), la gestion des émotions, celles de l'équipe autant que celles du public.

M.H. : Imaginez un peu une réunion façon alcooliques anonymes !

S.K. : Ce premier semestre avait été tellement dense qu'il avait ressemblé à un torrent, même si on ne s'est jamais senti en insécurité comme ça a pu arriver ailleurs. En juillet et août, toute l'équipe a participé à des groupes de discussion, où la parole de chacun avait poids égal. On n'avait pas pour objectif d'organiser une psychothérapie de groupe mais que l'on se projette dans l'avenir, en prenant du recul sur ce que nous avons vécu au cours de ce semestre. J'ai fait plusieurs préfigurations dans ma carrière et je sais qu'il faut faire le deuil de sa bibliothèque idéale, et dans l'équipe, les plus jeunes n'avaient peut-être pas imaginé ce « baby blues ». Cette part de renoncement est quelque chose de vraiment difficile. Tout ce que l'on a préparé ne sera pas possible, ou pas tout de suite. La période d'appropriation par le public et de compréhension mutuelle est longue, lente.

M.H. : Elle est surtout faite de chaud et de froid : une animation scolaire qui se passe bien le matin, une embrouille avec un groupe de lecteurs qui fait trop de bruit l'après-midi...

S.K. : Ça c'est juste le yo-yo du métier de bibliothécaire ! Mais un plateau unique, décroisé, démultiplie cet effet. Toutes ces cohabitations sont indispensables et se réengagent en permanence.

SEPTEMBRE : FORMATION ACCUEIL

S.K. : Fin septembre, nous avons bénéficié tous ensemble et sur place d'une formation de deux jours autour de la question de l'accueil, animée par des formateurs du réseau des bibliothèques de la Ville de Paris. C'était bien d'avoir cette formation 9 mois après notre ouverture. On s'est redit les notions de base de ce que c'est que l'accueil en bibliothèque mais on a aussi mis en relation ces bases avec ce que nous avons vécu, éprouvé, réfléchi... Vers quoi nous voulions aller.

M.H. : Cette formation a surligné les points d'accord qu'il y avait entre nous, ressoudé l'équipe.

S.K. : C'est à ce moment-là que nous avons aussi mesuré, collectivement, que nous avons avancé mais que notre public aussi nous comprenait mieux, comprenait mieux ce qu'était cette bibliothèque.

Pourtant, accueillir un public, ce n'est pas l'éduquer. La frontière entre les deux est-elle toujours simple à tracer ?

M.H. : J'étais responsable éducatif avant, et effectivement, non. Un bibliothécaire n'est pas un éducateur. Et bizarrement, malgré mon passé d'éducateur, c'est souvent moi qui rappelle que l'on n'est pas là pour éduquer les jeunes qui franchissent nos portes. On ne connaît pas leur vie, on n'est pas leurs parents. Les ados sont équivalents à tous les autres publics. On a juste à redire et à faire respecter les conditions pour que tous les usagers puissent profiter de la bibliothèque. On fait de la médiation - y compris dans le rappel aux règles -, on va vers eux pour ça, on n'est pas en position éducative. Et ils le savent. Ni parent, ni prof, ni police. Notre objectif c'est le partage d'un espace public et la cohabitation de ses utilisateurs. Ce n'est pas un travail d'éducateur.

S.K. : Par rapport à nous, les ados fonctionnent par adoption. Même si c'est pour s'affronter. Ils ont besoin de référents adultes. Ce qui est étonnant c'est que même si nous nous accordons sur des postures et des réponses cohérentes, ils choisissent l'un ou l'autre d'entre nous et ne vont pas « calculer » les autres, sans que l'on comprenne vraiment pourquoi. Certains collègues se ressentent comme transparents et s'ils doivent intervenir dans une

situation tendue, leurs paroles auront peu de poids pour les ados.

M.H. : Et un jour on sera transparent alors que la veille on ne l'était pas... Il faut avoir du recul dans notre regard sur les situations. La société est violente, le monde est violent, nous, notre rôle est de nous détacher du premier degré. C'est une situation professionnelle.

Dans la question de ce partage de l'espace public, comment se joue la question de la mixité, du rapport entre les garçons et les filles ?

M.H. : Nous avons à faire à des groupes d'ados qui s'autodiscriminent tout le temps. Quand nous avons commencé à travailler avec notre futur public pendant la préfiguration, les éducateurs de rue nous ont proposé de réunir des ados. Dès ce moment-là, nous nous sommes retrouvés face à des groupes séparés : ils ne voulaient pas se mélanger, et leur comportement était trop difficile à gérer en situation de mixité (c'est aussi ce que nous voyons dans la bibliothèque). Pour être francs, ce que l'on voit c'est qu'entre filles et garçons et entre tous, c'est catastrophique. Ils se parlent très mal, s'insultent sur leur couleur de peau, sur leurs origines, sur leur apparence, sur tout ce qu'ils trouvent.

S.K. : Ils sont parfois sexistes, racistes, homophobes et tout ce que l'on peut imaginer.

M.H. : Comme ce sont des propos qui ne sont pas autorisés dans la bibliothèque, là on leur demande de sortir. Et quand nous proposons des activités à des groupes mixtes, elles sont très difficiles à animer. On doit déployer une énergie folle pour que ça marche.

Pour conclure, il nous reste une question sans doute un peu étrange : vous parlez d'un équipement culturel, d'un rôle social - il est vrai que notre sujet vous y pousse. Mais pourrions-nous parler de livres?... Interviennent-ils d'une façon ou d'une autre dans les relations que vous établissez avec les ados de votre bibliothèque ?

S.K. : Lors de la préfiguration nous avons travaillé avec un groupe d'ados qui a donné son point de vue pour la constitution de notre fonds BD-mangas. Avec eux nous avons parlé livres et nous le faisons toujours. C'est parfois dans le cadre des demandes du programme scolaire ou plus largement du côté des

romans ados. Et il y a les autres ados, où notre rôle est davantage du côté de la médiation et de l'accueil. Avec eux, nos collections n'entrent que très peu en ligne de compte. «Troisième lieu» pourrait-on dire, même si on nous a fait remarquer que cette notion n'était pas invoquée une seule fois dans notre projet! Ce n'est jamais venu dans nos discussions d'équipe, bizarrement. C'est un concept intéressant, qui a mis au jour des réflexions nouvelles et nécessaires mais honnêtement, il ne nous a jamais servi à nous définir. On savait que notre bibliothèque ne serait pas d'un modèle classique et je n'ai jamais opposé public et collection. Notre lieu est plein de livres (à terme nous aurons 35 000 documents²) et ouvrir cette bibliothèque a nécessité un gros travail de réflexion sur la constitution de nos collections. Par exemple, nous sommes dans un quartier où la demande de littérature patrimoniale est très importante (à la fois pour le public scolaire mais aussi pour un public d'origine étrangère en demande de culture française classique), nous avons un fonds «facile à lire», un fonds Chick litt... C'est notre travail de bibliothécaire, vraiment, même si ce métier ne se limite plus à ça depuis longtemps.

M.H. : D'ailleurs, quand nous avons fait notre session sur l'accueil en septembre, chacun a dû répondre individuellement à la répartition qu'il estimait entre son rôle social et son travail sur les collections. Sans nous consulter, chacun a donné la même réponse : 40 % son travail sur les collections, 60 % son rôle social.

S.K. : À croire que nous sommes tous d'accord, au fond, ce qui n'était pas la moindre des bonnes nouvelles après ces premiers mois un peu rudes! Et nous sommes une vraie bibliothèque! ●

*Propos recueillis par Marie Lallouet et Virginie Meyer,
le 25 janvier 2019.*

1. La bibliothèque est gérée par une équipe de 16 personnes ; l'équipe de départ était composée pour moitié de bibliothécaires expérimentés, pour moitié de bibliothécaires débutants (récemment diplômés et/ou arrivés à ce métier par reconversion).
2. Le nombre de documents est fonction de la surface et du nombre de salariés et répond à un ratio établi par la tutelle du réseau des bibliothèques de la Ville de Paris.

Post-scriptum de la rédaction

Juste après cet entretien, le 31 janvier, la bibliothèque Assia Djebbar a été le théâtre de débordements qui ont nécessité l'intervention des services de sécurité de la Ville de Paris. Suite à ces débordements graves, la bibliothèque est restée fermée une dizaine de jours. Toute l'équipe, convaincue plus que jamais de l'importance de cette bibliothèque-là, à cet endroit-là, a utilisé ces dix jours pour réfléchir aux moyens qui lui sont nécessaires pour continuer à exister dans de bonnes conditions.

Sylvie Kha est bibliothécaire à Paris depuis 35 ans. Après avoir participé aux ouvertures des bibliothèques et médiathèques Jean-Pierre Melville (première bibliothèque informatisée du réseau, XIII^e), BiLiPo (bibliothèque des littératures policières, V^e), Marguerite Duras (XX^e), Sylvie Kha a pris en charge la préfiguration de la Bibliothèque Assia Djebbar dont elle est aujourd'hui la directrice.

Matthias Hérodin était animateur socioculturel avant de passer le concours des bibliothèques de la Ville de Paris (2016). Il a rejoint l'équipe de la future bibliothèque Assia Djebbar à l'automne 2016, où il est plus particulièrement responsable des ados et jeunes adultes.

BIBLIOTHÈQUE ASSIA DJEBBAR

1 rue Reynaldo Hahn – 75020 Paris

Architecte : agence Daniel Bühler (Bordeaux)

1 038 m², dont 848 m² accessibles au public

Capacité d'accueil : 299 personnes

1 plateau en rez-de-chaussée, accessible aux personnes à mobilité réduite.

3 espaces fermés : salle multimédia adulte, salle de travail, espace petite enfance

Animée par une équipe de 16 personnes pour une collection de 35 000 documents